

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

LES FLEURS DE LA CHARITE

SOMMAIRE; — Le Tabernacle — Les sept œuvres de miséricorde — Dieu et les créatures — Le Brin de Lavande (suite) — Une bonne histoire — Un rêve — Avantage de la pauvreté — Mépris des richesses — L'Allumette précieuse — Correspondance.

LE TABERNACLE

“ Oh ! si l'on savait quel grand événement c'est pour le monde, qu'un tabernacle de plus sur la terre ” je pensais à ce mot de Ste Thérèse en voyant nos soixante-dix préparants à la Première Communion. Quelle occupation plus noble que celle de préparer ces cœurs, de les orner pour la venue du Maître. C'est là notre travail et nous sommes heureux d'y dépenser notre vie, d'autant plus que plusieurs de nos enfants ont dépassé de beaucoup l'âge de la Première Communion et que N. S. est pressé de prendre possession de ces cœurs.—Avant d'instituer la Sainte Eucharistie, N.-S. envoya deux apôtres à Jérusalem, demander à un homme riche et généreux de lui prêter une salle grande et bien ornée. Ne vous semble-t-il pas qu'en ce moment Jésus-Christ vous adresse la même demande. Les petits cœurs qui vont le recevoir seront ornés de la grâce, mais pour un jour si beau ne faut-il pas orner l'extérieur de la demeure ou pour être bien compris, n'est-il pas de toute nécessité d'habiller ces enfants, d'orner un peu ces tabernacles. Quel acte de charité que celui-là : charité envers notre Dieu pauvre, charité envers ces petits enfants qui, plus que les autres, comptent le jour de la Première Communion comme le plus beau jour de la vie.

Ce n'est pas seulement pour la Première Communion qu'il nous faut vêtir les petits pauvres : au commencement de l'hiver 150 enfants ont reçus, grâce à la générosité de nos bienfaiteurs, les habits et les chaussures que leur famille ne pouvaient leur fournir. Voici le printemps qui s'annonce, et la saison qui ramène la joie, est pour nous assez critique : il va falloir habiller de nouveau nos enfants. La toilette est simple, notre auditoire étant rarement tenté de vanité, mais que d'étoffe, que de chaussures sont nécessaires. Celui qui donne au lis des champs sa parure aura pitié de ceux qui ont besoin de vêtements.

Sur 70 enfants qui se préparent à la Première Communion, 50 au moins se demandent avec anxiété ce qu'ils auront pour ce

jour où l'on est si beau. Cinquante Tabernacles à orner ! Qui ne voudrait concourir à cette bonne œuvre, qui ne voudrait profiter d'une occasion aussi favorable pour toucher le cœur de Dieu. Confiez vos intentions les plus chères à ces petits enfants. Celui qui se donne tout entier à ces jeunes cœurs, pourrait-il leur refuser quelque chose, en ce jour de libéralité ?

Nous recevrons avec reconnaissance tout ce qu'on voudra bien nous envoyer. Les riches donneront beaucoup, ceux qui sont moins fortunés enverront peu, mais tous penseront au Divin Prisonnier et aux Tabernacles si pauvres qui doivent le recevoir bientôt (1).

A. NUNESVAIS PTRE,
de la Congr. des F.F. de St-Vincent de Paul.

LES SEPT ŒUVRES DE MISERICORDE

IV

SOULAGER LES MALADES.

Dans tout le pays de l'Anjou, qui ne connaissait Henri de Brion et sa femme Alix ? Henri était courageux comme un lion, *Aalis belle comme un lis*, disaient les jongleurs, qui ne savaient pas d'ailleurs à quoi la comparer dans leurs vers. Et cependant, ce n'était pas la valeur d'Henri, ni la beauté d'Alix, qui leur avait conquis dans toute la province un renom si considérable : c'était leur charité.

Henri avait déjà fondé trois hôtels-Dieu et léproseries. Il y avait appelé de ces Frères et de ces Sœurs de la charité, si nombreux au temps de saint Louis, et qui, sous la règle de saint Augustin, servaient alors, dans toute la chrétienté, les membres souffrants de Jésus-Christ.

Quand ces "maisons-Dieu" (oh ! le beau nom !) avaient été achevées, Henri en avait fait l'inauguration solennelle. Il avait voulu porter lui-même dans leurs lits les pauvres malades que d'aussi nobles bras n'avaient jamais soutenus. Leur hôtel était un palais où ils étaient servis par des anges ; Dieu, caché dans son sanctuaire, habitait leur dortoir et veillait sur leur repos.

Tous les matins, Henri et Alix les visitaient et trouvaient toujours de douces paroles pour chacun d'eux dans ce petit

(1) Les personnes qui voudraient adopter un enfant pour la Première Communion, devront envoyer \$5.00. L'enfant adopté prendra à la Confirmation le nom de Baptême de son Bienfaiteur.

coin du cœur que l'antiquité ne connaissait pas et où Jésus a caché les germes divins de la charité.

Ils visitaient aussi les lépreux. Alix qui, sans le savoir, imitait la chère sainte Elisabeth de Hongrie, lavait de ses belles mains leurs têtes hideuses ; Henri leur faisait avec son chapelain de pieuses lectures à travers les grilles de leur retraite qu'on était parvenu à leur rendre presque agréable.

Or, un jour, la peste fondit sur ce pays : Henri et Alix résolurent de ne pas la craindre. Ils allèrent d'hôtel en hôtel, de chaume en chaume, voir, encourager, soigner les malheureux pestiférés. Leur vue guérissait souvent les corps, leur voix guérissait toujours les âmes.

Ces admirables époux n'avaient pas d'enfants. Henri dit alors à Alix : " Ne vous plairait-il point de finir notre vie sous l'habit de saint Augustin, parmi les Frères et les Sœurs de la charité ? — J'y songeais, " dit Alix. Quelques jours après, ils étaient reçus dans leur ordre de prédilection. Leurs adieux furent touchants : " Nous ne devons plus nous voir que de loin, mais je vous verrai toujours en chacun de mes pauvres, dit Alix. — Et moi, en chacun des miens, dit Henri. — Puis, un jour, ajoutèrent-ils, nous nous reverrons en Dieu dans le ciel. — J'ai l'idée, dit Henri, que ce jour n'est pas loin."

En effet, la peste ayant redoublé et la charité des deux époux ayant redoublé avec elle, le terrible fléau les atteignit à leur tour ; il les atteignit, il les frappa en même temps. Puis le mal s'arrêta tout à coup, comme si ces deux victimes l'eussent désarmé.

Dieu conserva miraculeusement les corps d'Henri et d'Alix ; on leur fit de belles funérailles. Tous les pauvres de l'Anjou y accoururent, l'évêque les suivit.

Les deux époux, couverts l'un et l'autre de l'humble habit de leur Ordre, furent portés dans le même cercueil au même tombeau. On les avait couronnés de roses et de lis, et c'était merveille de voir leur beauté. Une suave odeur se répandait partout sur leur passage, des fleurs croissaient sous les pas de leurs pauvres.

Au moment où on les descendit dans la tombe, une auréole éclatante entoura leurs fronts, et l'on entendit ces paroles : " J'étais malade, et vous m'avez soulagé ; venez, les bénis de mon Père : entrez plus près de moi dans l'éternel Royaume, "

LÉON GAUTIER.

DIEU ET LES CRÉATURES

Dieu prend-il soin des créatures ? Cette question a reçu les réponses les plus diverses de la part de prétendus philosophes, incapables de comprendre l'action divine.

Les uns ont voulu voir en ce monde une œuvre du hasard, comme si l'ordre de l'univers ne supposait pas une intelligence qui a tout réglé pour une fin commune.

D'autres, apparemment moins absurdes, ont cru que Dieu avait formé l'univers, et l'avait ensuite abandonné à sa propre impulsion. Est-il possible à la créature de se soutenir par sa seule puissance ? Dieu lui-même pourrait-il donner aux choses créées les moyens de vivre sans son secours immédiat ? Evidemment non.

Dieu seul peut créer. Dieu seul, être d'une puissance infinie, peut faire franchir l'abîme immense qui sépare le néant de l'être. Cette puissance ne peut être communiquée à aucun autre, car alors cet autre serait Dieu.

La créature, être absolument imparfait, dont l'existence n'est en rien nécessaire, qui n'a pas en elle-même le principe de l'existence, est donc dépendante de son auteur. Elle n'en dépend pas seulement à l'heure de son apparition dans le monde, mais à chaque instant. S'il en était différemment, il se trouverait que les créatures, par le fait de leur création, acquerraient une indépendance de leur créateur. En d'autres termes le fini serait l'égal de l'infini, l'imparfait n'aurait rien à envier au parfait.

Mais si tout esprit sensé admet sa dépendance à l'égard de Dieu, en est-il un grand nombre qui comprennent toute l'étendue de cette dépendance ? Est-il possible de s'en rendre compte, d'une manière satisfaisante ? C'est ce que nous allons examiner.

La créature est tellement dépendante de Dieu, qu'elle n'existe que par une attention continuelle de sa bonté infinie. Si nous ne pouvons nous conserver nous-mêmes l'existence, il faut bien que Dieu nous la conserve. Mais toutes les parties de notre être sont dans un pareil état de subordination. Divisez l'homme en millions de parcelles, et chacune de ces parties n'a pas plus de toute-puissance que l'homme tout entier. Il est donc nécessaire que Dieu en soutienne l'existence.

Avez-vous jamais réfléchi à la somme de toute-puissance

requis dans le Créateur pour donner une attention constante à la moindre parcelle de l'univers. Que si Dieu détournait une seule seconde son attention des choses créées, elles retomberaient d'elles-mêmes dans le néant.

Prenons par exemple le cours d'une rivière. L'eau, par la force de l'attraction, descend jusqu'à ce qu'elle atteigne le niveau de la mer. Là, elle se repose comme dans son terme. Mais ce repos n'est pas complet. Si les rivières ne faisaient que se rendre à l'océan, nous verrions bientôt la mer atteindre sa plus grande hauteur et tout cours d'eau disparaître. Qu'arrive-t-il donc ? Le soleil attire l'eau de la mer, la réduit en vapeurs, qui s'élèvent au firmament, et restent suspendues dans l'air. L'air, dans certaines conditions atmosphériques, change ces vapeurs en gouttelettes, qui retombent sur la terre pour alimenter les fleuves et les rivières. Il y a donc une rotation continuelle. Croit-on que tout s'effectue au hasard ? Que Dieu ne soit pour rien dans cette succession admirable ? Qui donc a donné à l'eau la pesanteur qui l'entraîne des montagnes dans la plaine ? Cette force qui agit sans cesse sur chaque parcelle de liquide, l'attire au centre de la terre, et que l'on appelle attraction, est-ce autre chose que l'action divine ? Cette autre force qui réduit le liquide en vapeur, et lui permet de remonter au haut des airs, pour se répandre ensuite en pluie et rosée bienfaisantes, n'est-ce pas encore la bonté de Dieu qui n'oublie pas un instant ses créatures ?

Que l'on parcoure la création tout entière et l'on verra la main du bon Dieu partout présente, partout agissante ! Rien n'échappe à son regard, rien n'arrive sans son aide, rien n'existe sans son soutien.

Il est impossible de se rendre compte parfaitement de notre dépendance à l'égard de notre Souverain Maître. Les images matérielles demeurent au-dessous de la réalité. Nous sommes tellement habitués à tout voir se réaliser par la matière que nous ne pouvons saisir entièrement l'action d'un être spirituel. Tous les effets sensibles, se rattachent tellement à un agent visible, que nous ne saisissons pas bien comment Dieu, sans aucun acte positif contre notre existence, n'a qu'à cesser de nous soutenir, pour que nous retombions dans le néant. Néanmoins, ce n'est que l'exacte vérité. N'existant que par lui, s'il ne nous aide plus, nous ne sommes plus rien. Il faut l'exercice

continuel de sa toute-puissance pour nous tenir hors du néant.

Qu'on le remarque bien, il ne s'agit pas ici d'opinions plus ou moins probables, mais de certitude absolue. S'il en était autrement les créatures seraient le Créateur, en d'autres termes Dieu ne serait plus Dieu. N'y a-t-il pas lieu de s'étonner de la hardiesse de ces hommes, êtres d'un jour, qui demain retourneront à la tombe, et qui veulent se croire indépendants de Celui qui les a faits. Ne dirait-on pas qu'ils commandent aux éléments, que la terre ne tourne que par eux ? Qu'importe leurs découvertes à la marche de l'univers. De prétendus savants se croient indépendants de Dieu parce qu'ils savent que le soleil tourne autour de la terre. Il a tourné des siècles avant leur découverte. Ils mourront demain, et l'univers n'en sera pas troublé. Ils sont incapables de rien ajouter au monde, de rien lui retrancher. Ils usent de la matière que Dieu a mis à leur disposition, sans pouvoir l'anéantir : c'est un acte de toute puissance, et il n'y a qu'un seul Tout-Puissant.

Quand il se trouvera un homme supérieur aux lois de la nature, qui se rira des maladies, de la mort, qui sera indépendant de tout ce qui l'entoure, qui se donnera l'existence tant à lui-même qu'aux autres, qui pourra créer et anéantir, nous pourrions souffrir qu'il parle comme si Dieu n'existait pas à son égard.

Mais dans l'état actuel des hommes, nous sommes tellement imparfaits, nous sommes sujets à tant d'infirmités, à tant de misères qu'il est bien difficile de ne pas sentir notre dépendance.

Du reste, il n'y a en cela rien d'humiliant. Se soumettre à Dieu, loin de nous abaisser, constitue la seule vraie grandeur de l'homme sur la terre. Cette soumission de l'être raisonnable est ce qui le distingue des animaux. Les brutes agissent d'après les lois divines, mais elles sont incapables de remonter à la cause première. Seul l'homme comprend l'existence d'un Créateur, seul il lui rend un hommage qui est l'expression de la plus stricte justice, rien de plus. C'est cette vérité philosophique que St-Paul a exprimée en disant : " Si vous avez tout reçu de Dieu, pourquoi vous glorifier comme si vous n'aviez rien reçu ? "

THOMAS LEFEBVRE

LE BRIN DE LAVANDE

(Suite)

Et ils quittèrent la ville au petit jour. Le comte avait serré dans un sachet de soie le bouquet de pauvres fleurs sèches rapportées jadis de Provence, et l'avait placé sur son cœur, sous les plis de sa tunique brodée. On crut qu'il allait à la chasse au faucon. Ils devisaient par petits mots l'un derrière l'autre, comme un maître et son écuyer. Et ils voyagèrent, d'étape en étape, jusqu'au jour où devant eux, une futaie sombre, dont la crête étincelait, surgit et grandit dans la brume matinale.

— Ce sont les pins du seigneur mon père, s'écria Roger. Je n'ai cessé de les voir ni de les entendre ; ce sont eux !

Il piqua des deux et, quand il fut dans la forêt, il ôta son casque et abaissa jusqu'à terre sa plume blanche. Un bûcheron travaillait non loin. Le jeune homme poussa vers lui son cheval et apprit que le nouveau maître du fief, détesté à cause de ses exactions, était occupé à guerroyer contre les habitants de Castelsarrasin et n'avait laissé dans le château qu'une garnison dérisoire. Ils parlèrent de l'ancien seigneur, et le bûcheron dit :

— Tous ceux qui l'ont connu le regrettent encore. S'il était resté de la graine de cette race-là, jeune chevalier, je t'assure qu'on se la disputerait comme un coq en haut du mât de cocagne, à la foire de Beaucaire.

— Salue donc l'héritier de tes comtes, brave homme, car tu l'as devant toi.

Mais l'autre, ayant considéré les deux chevaux et surtout l'équipage de Jean le Bourguignon, se prit à rire de telle sorte, en saisissant sa hache, que les coups portaient à faux sur le tronc du pin, et que les copeaux volaient en tous sens, comme des éclats de voix blanche, à travers la forêt ;

— Ah ! ah ! ah ! Hi ! hi ! hi !

— Tu plaisantes, compagnon, passe ton chemin, et ne me fais pas perdre ma journée.

Il riait encore lorsque les deux voyageurs aperçurent le premier village, et sur le banc, devant la porte du principal logis, deux vieux qui se chauffaient au soleil d'hiver.

Jean le Bourguignon, qui les avait eus pour amis, les appela par leur nom, ce dont ils furent surpris, et leur conta l'histoire d'autrefois, et comment il avait sauvé le jeune comte en l'em-

portant par le souterrain. Puis désignant le cavalier à la plume blanche, qui s'était écarté de quelques foulées de trot et, la tête levée, regardait aux fenêtres les filles et les femmes de Provence accourues pour le voir.

— C'est lui, dit-il tout bas. C'est lui-même.

Mais les vieux firent claquer leur pouce comme les gens qui n'ont pas la force de faire de grands gestes et levant leur face incrédule et amusée :

— Que ce soit toi qui nous parles, Jean le Bourguignon, d'honnête mémoire, nous ne ferions pas une demi-lieue pour le savoir : il y paraît à l'habitude que tu as gardée de raconter les aventures. Et que tu aies sauvé ta propre vie, nous le croyons sans peine. Mais nous avons eu bien d'autres témoins, qui nous ont affirmé et répété que le jeune comte avait été trouvé mort à côté de son père. Va ton chemin et Dieu te garde des prisons de notre nouveau seigneur ! Il n'est pas tendre aux gens sans aven.

Comme ils parlaient assez haut, il y eut des fenêtres qui se fermèrent, par prudence, et Roger sentit au cœur une douleur, qui le fit songer à l'abandon du Maître des cieux par ses disciples de la terre.

Il continua son voyage, il interrogea vingt personnes d'âges différents, montra son visage en pleine lumière et le blason brodé sur sa tunique. On ne le reconnut point. Il ne recueillit que des moqueries, des paroles comme on en répond aux aventuriers et des menaces qui le mettaient tout hors de lui.

— Ah ! mécréants ! criait-il, oublieux des bienfaits et du visage de vos maîtres, je vous corrigerai !

Jean le Bourguignon avait beaucoup de peine à lui faire entendre que c'étaient là de fâcheux procédés pour un seigneur qui veut reconquérir l'amitié de son peuple.

Vers le soir, ils n'étaient pas plus avancés dans leur projet que le matin. Les émissaires du château les cherchaient. Le pays n'était plus sûr. La colère du comte Roger avait fait place à un chagrin qu'approfondissait encore l'approche de la nuit. Oh ! l'heure cruelle à ceux qui souffrent, où le monde s'efface devant la peine qui grandit !

Le comte Roger errait à la lisière des bois. Et, ayant mis le pied à terre, au bord d'un étang qu'enveloppaient des collines plantées d'oliviers anciens, il s'étendit pour se reposer, tandis

que les chevaux s'ébrouaient de plaisir dans l'herbe verte. Non loin, une jeune fille lavait du linge, et un peu de jour blanc était encore autour d'elle et des hardes qu'elle agitait parmi les roseaux. Le jeune seigneur remarqua qu'elle avait les cheveux serrés dans un foulard de soie pareil à un grand sequin, et les traits réguliers, avait les lèvres fières des filles de son domaine qu'on disait semblables aux Grecques. Et il dit à Jean le Bourguignon :

— Celle-ci est de chez nous, bien que je ne sache plus en quel lieu nous sommes parvenus.

Et la fille, qui l'avait entendu, passa près de lui avec son linge sous le bras, et lui souhaita le bonjour. Puis comme elle le voyait pleurer, elle s'arrêta,

Lui, qui n'avait rencontré, depuis l'aube du jour, que des visages de moquerie ou de colère, se souleva sur un coude, la regarda et dit :

— Belle, celui que vous voyez va s'en retourner bien loin. Il n'a pas été reconnu par les gens d'ici, et il est cependant leur seigneur, leur vrai maître et ami, le comte Roger, fils du comte qui fut dépouillé de ses biens, voilà juste ton âge, dix-huit ans je suppose.

— J'en ai dix-sept, reprit la fille. Mais vous êtes d'Italie, mon beau seigneur, je le reconnais à l'accent.

— En vérité, je viens de là : mais je n'y suis pas né. Je vous le répète, je suis le comte Roger.

Elle sourit ; et, comme le vent soufflait vers elle :

— Oh ! dit-elle, quelle étonnante chose ! Nous sommes en hiver, et je sens un parfum de lavande !

Le comte Roger entr'ouvrit sa tunique brodée, tira le sachet de soie et montra les fleurs séchées :

— Voilà dix-huit ans, petite, j'ai arraché cette touffe de fleurs à la plus haute tour de mon château. Elle m'a suivi en exil. Elle était la seule chose que j'eusse emportée de mon pays.

La jeune fille laissa tomber son linge, prit le sachet, l'approcha de son visage :

— Comte Roger, vous dites vrai, fit-elle ; il n'y a que chez nous que la lavande soit si haute et si parfumée. Vous avez tournure de noble. Je crois en vous. Donnez-moi votre sachet et remontez à cheval.

— J'irai donc, dit aussitôt le comte Roger. Allez devant moi comme l'Espérance et je vous suivrai.

Elle alla devant lui jusqu'au village prochain, où les premières chandelles de résine commençaient à s'allumer. Son foulard, bien serré, précédait les chevaux comme un petit croissant d'or. Elle frappa à une porte : elle cria :

— Ouvrez au comte Roger, bonnes gens : il a mieux avec lui que son acte de baptême : il a de la lavande de chez nous, qu'il a cueillie lui-même au jour de nos malheurs !

Les gens sortaient aux portes : les lanternes luisaient sur les seuils ; le jeune seigneur s'était mis à discourir merveilleusement, Jean le Bourguignon à promettre des ducats. La jeune fille disait :

— Suivez-le, je l'ai reconnu. C'est lui !

Beaucoup d'hommes, moins par souvenir de l'ancien maître que par rancune pour le nouveau, s'armaient. Les collines furent bientôt pleines de troupes de paysans, les bois s'emplirent de lumières qui descendirent vers le château.

Au premier rayon du jour, la garnison aperçut toute une foule insurgée qui enveloppait la forteresse, et il y eut un combat, mais si peu long et si peu sanglant, que personne ne perdit la vie. Avant qu'il fut midi, le comte Roger était rentré en triomphe dans le château paternel portant devant lui la touffe de fleurs bleues de la grande tour.

Et, dans tout le pays, ce fut un dicton qu'on répète encore aujourd'hui.

“ L'histoire du comte Roger en fait foi : il n'y a point de souvenir parmi les hommes, qui dure aussi longtemps que l'odeur d'un brin de lavande. ”

RENÉ BAZIN.

L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu.
(FÉNÉLON).

Le chrétien a un livre à porter au peuple, l'Évangile ; l'Église peut seule lui offrir quelque chose qu'on ne tient point dans nos académies ou dans nos bureaux de rédaction : une foi et une espérance. (LEROY-BEAULIEU).

Ceux qui aimeront les pauvres pendant leur vie n'auront aucune crainte de la mort.
S, VINCENT DE PAUL.

UNE BONNE HISTOIRE

La *Petite Nef* est bien connue comme le meilleur hôtel de tout Tournay en Belgique. On y fait des diners superbes. Et puis il y a là une cave !... hum ! On fait claquer sa langue, rien que d'y penser. Mais il ne s'agit pas de cela pour le moment ; et si je vous en parle, c'est que c'est là que s'est passée l'histoire authentique et véridique que je vais vous raconter.

Il y avait un drôle de type qui dinait là tous les jours. On n'avait jamais vu son pareil pour les farces. Chaque jour il en inventait une nouvelle.

Un beau jour il avise en face de lui une vraie tête de pipe, avec un beau gros nez comme une patate, au milieu.

— Combien votre sabot ? qu'il demande à notre homme en gardant son sérieux.

— Quoi ?

— Oui, je vous demande si vous voulez vendre votre nez.

— Mon nez ?

— Oui, monsieur, je suis commis voyageur en nez.

— Pour les nez en carton ? les masques ?

— Non, monsieur, je voyage pour les nez en chair ; si vous l'aimez mieux, pour les nez humains.

En entendant cela tout l'hôtel partit en explosion de rire. Mais notre farceur se reprit tout de suite, avec un sérieux imperturbable :

— Voyons, monsieur, je fais si vous le voulez une affaire avec vous : quoique votre nez ne soit pas de première qualité et qu'il appartienne à une variété peu demandée, je vous l'achète.

— Mon nez ?

— Oui, monsieur, votre nez.

— Vous plaisantez.

— Point.

— Mais comment ? je ne vais pas me couper le nez pour vous le donner.

— Oh ! certes non, la marchandise n'est livrable qu'au décès du vendeur.

— A ma mort ?

— Oui.

— Ça, c'est autre chose.

— Et payable immédiatement.

— Hé, hé, je ne dis pas. Et quel prix ?

— Oh ! dame ! je le paierai au tarif.

Et voilà notre commis voyageur en nez qui prend la mesure de la patate en question ; puis il tire de sa poche son calepin et se donne l'air de faire des calculs sur ses tarifs.

L'autre était tellement abasourdi qu'il ne savait quoi penser.

— Je vous offre deux cents francs.

— Ça me va, répond le nigaud.

— Seulement, monsieur, reprend le marchand, j'exige un dédit de dix bouteilles de champagne dans le cas où l'un de nous se désisterait du marché.

— Je n'ai pas de motif de rompre le contrat, si vous m'accordez toute la vie pour faire la remise de mon nez et si vous ne gênez en rien sa circulation.

— En rien du tout, monsieur : vous pourrez importer et exporter la marchandise à votre loisir ; je ne vous fais pas même une condition de la faire assurer.

— Alors c'est dit, et c'est convenu aussi pour le dédit.

— Je vais vous payer tantôt, monsieur.

Quelques minutes après, le commis voyageur appelle le garçon d'hôtel et lui demande tout bas je ne sais quoi, mais le garçon partit d'un éclat de rire et s'en alla en se tenant les côtes.

Pendant ce temps-là, celui qui avait vendu son nez, se le tâta toujours comme s'il avait peur qu'il fût envolé. " Quel drôle de métier, se disait-il en lui-même. Qui est-ce qui aurait jamais cru cela ? Mais on voit de nos jours de si drôles de choses. A bon compte j'ai toujours gagné deux beaux billets de cent francs. . . . "

Le garçon revint bientôt avec une paire de pincettes qu'il avait fait rougir au feu. Et voilà le commis voyageur qui les prend et qui va les mettre sous le nez de son vendeur.

— Qu'est-ce que cela ? dit l'autre en se reculant.

— C'est une paire de pincettes rouges, monsieur : toutes les fois que j'achète, je marque ma marchandise afin qu'on ne puisse pas me la changer : j'ai acheté votre nez, il faut que je l'estampille.

— Mais je ne souffrirai pas que. . . .

— Alors, monsieur, je vous ferai remarquer que c'est vous

qui rompez le marché en vous opposant aux usages commerciaux.

— Je voudrais bien vous voir à ma place, vous.

— Moi je n'ai pas vendu, j'ai acheté... payez le dédit... Je fais juges tous ces messieurs qui sont témoins.

Il ne faut pas demander si le pauvre diable fut bientôt condamné. Il a dû payer, et tout le monde s'est mis à boire le champagne. Le nigaud eut sa part comme les autres, et il s'en alla tout heureux d'avoir conservé son nez.

J. HYKSE.

UN RÊVE

Il y avait une fois un homme riche dont la fortune était immense. Comme il avançait en âge, il commençait à se préoccuper de son départ de la terre, et tâchait de combiner un plan pour conserver, en mourant, toutes ses richesses auxquelles il était très attaché.

Il crut un jour avoir trouvé le moyen.

Appelant son intendant : " Vous allez, lui dit-il, dans le plus bref délai, vendre toutes mes propriétés, tous mes bijoux, tous mes meubles, toutes mes valeurs, aux meilleures conditions possibles; quand vous aurez ainsi réalisé en argent toute ma fortune, vous en achèterez le plus gros et le plus beau diamant que vous pourrez trouver et me l'apporterez."

Son intention était, à sa mort, de cacher ce diamant dans le creux de sa main, afin d'emporter ainsi toute sa richesse dans l'autre monde.

L'intendant se mit donc à l'œuvre immédiatement pour exécuter l'ordre de son maître.

Pendant ce temps-là, l'homme riche tomba dans un profond sommeil, et il eut un songe : il se trouvait à la porte du Paradis ; mais au moment d'entrer, il s'aperçut qu'il avait perdu son trésor quelque part dans le chemin. Il se mit alors à se lamenter et à verser des larmes.

Un ange qui vit cette désolation, s'approcha et lui demanda : qu'avez-vous donc, pauvre malheureux, à gémir et à pleurer ainsi ?

— J'ai perdu toute ma richesse, dit l'homme désolé ; et il fit la description de son diamant.

— Nous faisons peu de cas de cette poussière, dans notre demeure, dit l'ange. La mémoire d'une bonne action accomplie sur terre, vous serait plus utile. Avez-vous souvenir de quelque une ?

— Hélas ! non.

— Pas une ! . . . Cherchez bien ! . . .

Après un instant d'hésitation l'homme dit : Je me souviens qu'un jour, j'essuyai une larme d'un orphelin.

— C'est vrai ! reprit l'ange ; et cette larme a été déposée ici pour vous. Regardez-la !

Et comme l'homme surpris considérait cette larme, elle brilla d'une telle splendeur et répandit sur son âme une lumière si douce, qu'il pleura de joie.

L'éclat de son diamant perdu lui paraissait alors bien pâle auprès de la beauté incomparable de cette perle de charité acquise si facilement. Que de perles semblables il eût pu se procurer avec le prix du misérable joyau qui lui coûtait tant de larmes ! . . .

En s'éveillant, il appela de nouveau son intendant, et lui ordonna de distribuer aux pauvres nécessiteux le prix de toutes ses richesses. . . Peu de temps après il tomba encore dans un profond sommeil : il s'endormit paisiblement dans le Seigneur et se retrouva, non plus en rêve cette fois, mais réellement à la porte du Paradis qui lui fut grande ouverte. Son diadème fut composé de perles, d'émeraudes et de rubis c'étaient ses richesses qu'il retrouvait : mais combien plus belles ! après qu'elles avaient servi à procurer la Foi qui éclaire les âmes, l'Espérance qui les fait vivre, et la Charité qui console les cœurs affligés et les embrase du pur amour de Dieu.

H. NANSOT.

Avantages de la pauvreté

Nous savons, d'après le témoignage de la Vérité, que le royaume des cieux appartient non pas aux riches, mais aux pauvres ; si donc il appartient aux pauvres il faut conclure que l'enfer est le sort des riches. Qui que vous soyez si vous voulez régner avec le Christ, choisissez la pauvreté dans sa compagnie pour reposer avec Lazare le mendiant. Personne en effet ne peut jouir avec le monde et régner avec le Seigneur.

Celui qui veut prendre part aux festins du riche se prépare pour être la nourriture des vers dans la géhenne : là pour une joie passagère, il brûlera éternellement, avec son chef le démon. Quel échange misérable, pour une joie si courte être privé du royaume céleste ! Bienheureuse pauvreté qui nous procure l'héritage éternel ! Heureux échange, recevoir les biens éternels au lieu des biens périssables, et, ce qui est un bienfait ineffable, régner pour toujours avec le Christ.

ST-AUGUSTIN.

Mépris des richesses

Apprenons combien il est utile de ne pas mettre notre confiance dans les richesses. Voici que le riche a besoin du pauvre qui autrefois souffrait de la faim. Les rôles sont changés, et il apparaît à tous quel est le véritable riche, quel est celui qui est vraiment pauvre. C'est ainsi qu'au théâtre, lorsque la nuit est avancée et que les spectateurs s'éloignent, ceux qui tenaient le rôle de rois et de prêteurs s'en vont aussi après avoir repris leurs habits ; ils apparaissent à tous les regards pour ce qu'ils sont. De même au moment de la mort, la pièce terminée, lorsque le masque de la pauvreté et de la richesse est enlevé, les hommes sont jugés seulement d'après leurs œuvres, et c'est alors que l'on voit ceux qui véritablement sont riches, ceux qui sont véritablement pauvres ; ceux qui ont droit à la gloire, ceux qui sont dignes de honte.

ST-JEAN CHRYSOSTOME.

L'allumette précieuse

Mgr Pompallier, le pieux évêque d'Auckland, mort à Lyon, il y a peu d'années, a été le héros d'une des plus terribles aventures qui puissent arriver à un homme.

En avril 1852, il était en Nouvelle-Zélande ; il fut un jour pris par les cannibales avec deux autres missionnaires, et il fut décidé qu'on les mangerait.

On prépara, en conséquence, une série de broches et on amena les victimes. Deux coups de hache de pierre abattirent les deux missionnaires. Le tour de Mgr Pompallier était venu.

Tout à coup une inspiration lui traverse l'esprit.

Il demande à ses bourreaux de lui accorder une minute de sursis, parce que, disait-il, il désirait allumer lui-même le feu

destiné à le cuire. Les naturels n'eurent garde de contrarier un désir si légitime.

Alors Mgr Pompallier tira de sa poche un allumette chimique, la dernière qu'il eût, et l'enflamma en la frottant rapidement sur le manteau d'un cannibale.

Tous les convives frappés de terreur s'enfuirent en poussant des hurlements, et Mgr Pompallier put s'échapper sain et sauf, après avoir enseveli ses compagnons.

Dieu aime les pauvres et par conséquent il aime ceux qui aiment les pauvres. S. VINCENT DE PAUL.

Intentions recommandées

La réussite dans une entreprise avec promesse de donner \$1.00 par mois pendant trois ans, H. R. C. Québec — La réussite d'un procès — Un malade et une faveur particulière avec promesse d'une piastre — Une neuvaine en l'honneur de S. Antoine de Padoue pour la guérison de mon mari: promesse de \$0.25 par mois pendant 3 ans, Mme T. M. Québec — Une neuvaine en l'honneur de S. Antoine de Padoue avec promesse de \$0.25 par mois, M. C. H. P. Québec — L'obtention d'une place avec promesse de faire chanter une messe en l'honneur de S. Antoine de Padoue, L. O. C. Québec — Une neuvaine en l'honneur de S. Antoine de Padoue: promesse de \$10.00, L. E. W. A. Québec — Une neuvaine en l'honneur de S. Antoine de Padoue pour obtenir une place, avec promesse d'une piastre, U. A. V. Québec — Faites prier l'Enfant Jésus de Prague et S. Antoine de Padoue pour une grâce particulière: promesse de \$5.00 — Une neuvaine pour une personne aveugle — Plusieurs malades — 2 retraites — Nos Bienfaiteurs.

Nos enfants récitent chaque jour le Chapelet à toutes ces intentions.

Le 1er avril une messe sera dite à ces intentions ainsi qu'aux intentions de nos Agrégés et Zéloteurs,

Nos Défunts

Mlle Zoé Jobin qui venait régulièrement à notre ouvroir travailler pour nos enfants pauvres.

Mme Z. Martin: deux jours avant sa mort elle pensait à nos enfants et donnait sa contribution pour l'Œuvre du Pain.

Faveurs obtenues

Remerciements à S. Antoine de Padoue et à la sainte Vierge pour une grâce obtenue, A. E. C. New-York — Remerciements à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague et à Notre-Dame des Oliviers pour faveur obtenue avec promesse de faire publier, E. D. Québec — Reconnaissance à S. Antoine de Padoue pour une place, Mme A. R. Québec — Reconnaissance à S. Antoine de Padoue pour faveur obtenue, M. C. B. Québec.

Pain offert à St-Antoine pour les enfants pauvres

Une amie de l'Œuvre \$5.00 — Anonyme \$5.00 — Anonyme \$2.00 — M. C. B. \$25.00

Nous prions nos abonnés de la campagne qui n'ont pas encore payé leur abonnement de se mettre en règle au plus tôt.

 Prière d'indiquer les changements d'adresse.